

Le symbolisme phonétique et la fonction iconique de l'analogie

Philippe Monneret¹

Résumé

La définition du symbolisme phonétique est fluctuante et parfois confuse. Après avoir montré l'intérêt grandissant, mais qui demeure marginal, pour ce type de phénomène linguistique, nous proposons une analyse critique de la typologie très fréquemment citée de Hinton, Nichols et Ohala (1994), puis du traitement de la question dans la perspective de l'iconicité et, enfin, dans une perspective analogique. Une définition du prototype du symbolisme phonétique est proposée comme analogie phonosémantique, une analogie qui présente trois caractéristiques : elle implique un élément phonique, elle est binaire et hétérogène.

Mots-clés : symbolisme phonétique, analogie, iconicité, motivation, indexicalité

Abstract

The definition of sound symbolism is fluctuating and sometimes confusing. This paper, after showing the growing interest in this type of linguistic phenomenon which nevertheless remains fringe, proposes a critical analysis of the very frequently cited typology of Hinton, Nichols and Ohala (1994), then of the treatment of the question from the perspective of iconicity and, finally, from an analogical perspective. A definition of the prototype of sound symbolism is proposed as a phonosemantic analogy, an analogy that has three characteristics: it involves a phonic element, it is binary and heterogeneous.

Keywords: phonetic symbolism, analogy, iconicity, motivation, indexicality

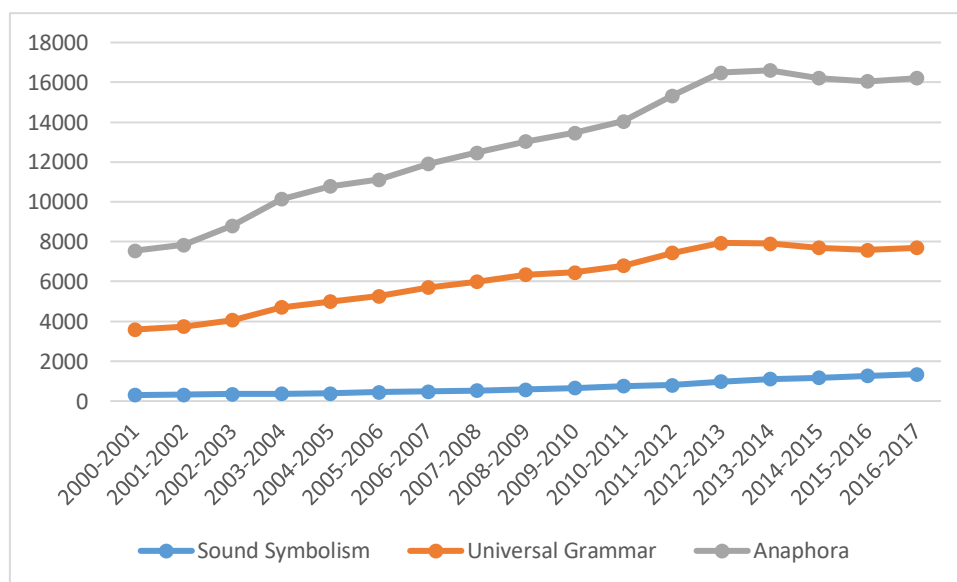
¹ Sorbonne Université, France - STIH (EA 4509). E-mail : philippe.monneret@gmail.com.

Si la question du symbolisme phonétique est devenue, depuis quelques décennies, une véritable question scientifique en linguistique et en psychologie, sa définition ou sa conceptualisation demeurent encore incertaines. Cette question a désormais trouvé sa place dans différents cadres théoriques – fonctionnalisme, linguistique cognitive, psychologie cognitive, sémiotique –, le plus souvent, au moins en linguistique, comme cas particulier du phénomène plus général de l’iconicité, mais aussi comme un aspect de la question de la motivation du signe ou encore de l’analogie². Or ces trois perspectives ne se superposent pas et il convient par conséquent d’examiner en quoi la conception du symbolisme phonétique varie lorsque l’on modifie la perspective selon laquelle il est appréhendé. Après avoir établi que le symbolisme phonétique est bien un sujet pour lequel l’intérêt de la communauté scientifique ne cesse de croître depuis au moins les années 2000, on s’intéressera tout d’abord à l’une des typologies les plus citées dans les travaux des vingt dernières années sur le symbolisme phonétique, celle de Hinton, Nichols et Ohala (1994), une typologie très empirique et assez commode, mais qui présente des incohérences au plan théorique. On envisagera ensuite la problématisation du symbolisme phonétique dans le cadre de la question de l’iconicité, avant d’aborder l’éclairage que propose la perspective analogique sur le symbolisme phonétique.

1. Le symbolisme phonétique : une question encore marginale mais qui suscite un intérêt croissant

Il est possible d’obtenir assez facilement une image au moins approximative de l’intérêt pour une question scientifique en utilisant le moteur de recherche Google Scholar et en relevant le nombre de citations référencées par année (depuis les années 2000) pour une requête donnée³.

Le graphique suivant (Graphique 1) a été réalisé au moyen de cette méthode, pour la requête « Sound Symbolism » et, à titre de comparaison, pour « Universal Grammar » et pour « Anaphora » :



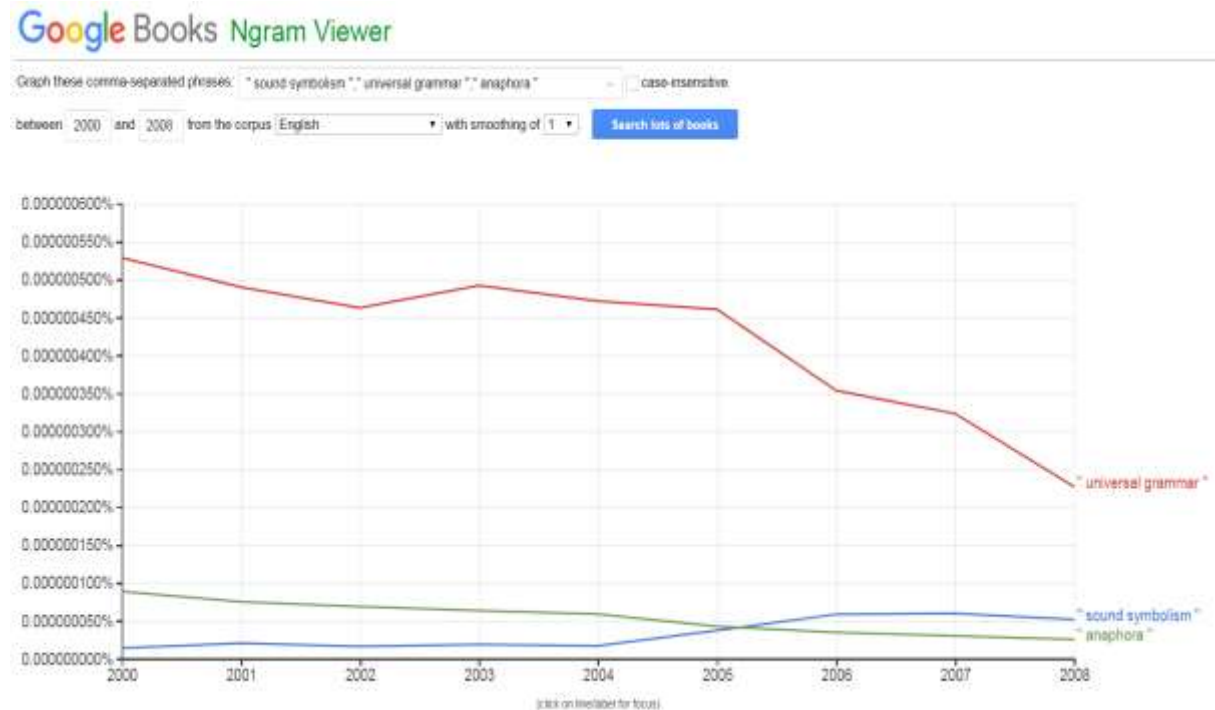
Graphique 1 : évolution quantitative des recherches sur le symbolisme phonétique (Google Scholar)

² A quoi il convient d’ajouter, dans le champ de la psychologie cognitive, la thématisation du symbolisme phonétique comme cas de correspondance transmodale (« crossmodal correspondence »).

³ Ce nombre est donné par Google Scholar comme approximatif. Le relevé a été arrêté en 2017 en raison du délai d’intégration des données. Il a été établi le 12 avril 2019.

Il s'agit bien entendu d'une approximation assez rudimentaire, mais ce graphique fait bien apparaître que l'intérêt pour le symbolisme phonétique est croissant, lentement certes, mais tout de même croissant, depuis les années 2000 : on passe de 299 références à 1350. Il montre également que, par rapport à des questions plus traditionnelles, qui, elles, sont depuis 2012 plutôt dans une tendance stagnante ou légèrement descendante, les scores restent très faibles. La question du symbolisme phonétique est donc effectivement une question à laquelle un nombre croissant de chercheurs s'intéressent, mais qui semble encore très marginale par rapport à d'autres thématiques plus traditionnelles de la linguistique.

Ces résultats sont globalement confirmés par Google N-Gram Viewer, qui analyse les occurrences dans les livres entre 2000 et 2008 :



Graphique 2 : évolution quantitative des recherches sur le symbolisme phonétique (NgramViewer)

On constate cependant que sur ce dernier graphique, la fréquence de « sound symbolism » dans les ouvrages répertoriés par Google Books est supérieure à celle d'une question linguistique aussi traditionnelle que celle d'anaphore depuis 2005.

2. Une typologie du symbolisme phonétique (Hinton, Nichols et Ohala 1994)

Comme on l'a déjà noté, une des publications les plus souvent citées sur la question du symbolisme phonétique est l'ouvrage collectif intitulé *Sound Symbolism* publié en 1994 par Hinton, Nichols et Ohala. Après un paragraphe introductif qui rappelle, comme la plupart des études de ce type, que le signe linguistique est généralement considéré comme arbitraire, Hinton *et al.* (1994) font précéder leur typologie par une définition du symbolisme phonétique :

Sound symbolism is the direct linkage between sound and meaning. Human language has aspects where sound and meaning are completely linked, as in involuntary utterances such as cries of pain or hiccups. In these cases sound only has "meaning" in that it directly reflects an internal state of the body or mind. A scale can be set up between these utterances and completely conventional, arbitrary language, where

sound and meaning presumably have no direct relationship at all. We have found it reasonable to divide the overall concept of sound symbolism into four different categories, which are arranged below according to degree of direct linkage between sound and meaning (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 1-2)

On remarquera en premier lieu que cette définition ne procède d'aucun cadre théorique explicite. Par ailleurs si le symbolisme phonétique est défini comme le « lien direct entre le son et la signification »⁴, ce lien est présenté comme pouvant être plus ou moins fort, depuis un niveau maximal où cette « relation » est maximale, complète (« completely linked »), jusqu'à un degré minimal où cette relation est inexistante (« no direct relationship at all »). Une première difficulté apparaît donc ici : ce degré minimal du symbolisme phonétique est-il encore du symbolisme phonétique ? Or la typologie proposée semble proposer une réponse positive à cette question, puisqu'elle est fondée sur les degrés de la relation entre son et signification⁵ :

We have found it reasonable to divide the overall concept of sound symbolism into four different categories, which are arranged below according to degree of direct linkage between sound and meaning (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 2).

Du plus fort au plus faible degré, les quatre catégories du symbolisme phonétique sont les suivantes :

1) Le symbolisme phonétique corporel.

Cette première catégorie inclut différents types de phénomènes, qui se caractérisent globalement par le fait que des états internes du locuteur présentent des symptômes vocaux :

This is the use of certain sounds or intonation patterns to express the internal state of the speaker, emotional or physical. This category includes involuntary, "symptomatic" sounds such as coughing or hiccupping, and ranges through expressive intonation, expressive voice quality, and interjections (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 2).

Les auteurs ajoutent deux points qui apportent une certaine confusion dans la délimitation de cette catégorie du symbolisme phonétique. D'une part ils considèrent que le symbolisme phonétique corporel n'appartient pas vraiment à la catégorie du symbolisme phonétique parce que la configuration sémiotique obtenue est non pas celle d'un symbole⁶ mais plutôt celle d'un signe ou d'un symptôme. Toutefois, ils l'intègrent malgré tout, comme un genre de cas limite, et parce qu'il a un lien avec les racines biologiques du symbolisme phonétique :

An argument could be made that this is not properly sound symbolism, because in this case the sound is not a true symbol, but rather a sign or symptom. We nevertheless give it a place in this typology and in this volume, because it lives around the edges of sound symbolism, and is related to the biological roots of sound symbolism (as well as language in general) (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 2).

Cette première catégorie du symbolisme phonétique, dont on s'attendait à ce qu'elle exemplifie le cas le plus clair, voire le prototype de cette catégorie, en raison de sa position maximale sur l'échelle qui la définit (relation la plus forte entre son et signification), n'est donc finalement qu'un cas marginal, aux limites de la catégorie. Si le symbolisme phonétique est défini par

⁴ Une autre définition du même genre est donnée dans une présentation générale de l'ouvrage à la première page du livre : « Sound symbolism is the study of the relationship between the sound of an utterance and its meaning. » (Hinton *et al.* 1994 : I). Bien entendu, cette idée d'un « lien » entre son et signification reste très vague. En outre, la notion d'un « lien direct » entre son et signification supposerait qu'on l'oppose à ce que serait un lien *indirect*.

⁵ On notera que rien n'est dit de la nature de cette relation, ce qui est encore un indice de la fragilité de l'argumentation au plan théorique.

⁶ Les auteurs semblent prendre ici au sérieux le mot « symbole » qui est contenu dans « symbolisme phonétique », mais le concept de symbole n'est défini ni discuté nulle part dans l'ouvrage.

l'existence d'une « relation entre son et signification »⁷ et si le cas où l'intensité ou l'évidence de cette relation est la plus forte n'est plus vraiment du symbolisme phonétique, comment ne pas en conclure que cette définition du symbolisme phonétique est inadaptée ?

Le deuxième complément ajoute encore un peu de confusion. Il s'agit de l'intégration du cas des vocatifs :

We should also mention here a type of sound symbolism related but tangential to the symptomatic utterances of corporeal sound symbolism: vocatives formally have certain similarities to corporeal sound symbolism, but with the function of gaining the attention of some hearer (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 2).

Il est évident que certaines manifestations corporelles non spécifiquement linguistiques (tousseur, se racler la gorge par exemple) peuvent être utilisées pour attirer l'attention d'un allocutaire et, à ce titre, avoir un rapport avec le vocatif. Mais comme Hinton *et al.* ont caractérisé le symbolisme phonétique corporel par une absence de « conventionalité », au sens d'une absence d'intégration au système de la langue⁸, ils peuvent difficilement y intégrer les cas où le vocatif est, d'une façon ou d'une autre, grammaticalisé :

Vocatives, however, go beyond the bounds of corporeal sound symbolism in that they often use the normal vocabulary of language, such as names (see Jacobsen, this volume). Nevertheless, even name vocation involves such expressive features as increased amplitude and segment duration (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 2).

Finalement, on ne sait plus s'il faut ou non considérer le vocatif comme un cas du symbolisme phonétique corporel. Le texte de Jacobsen auquel les auteurs renvoient ici montre que le vocatif, dans de nombreuses langues, se traduit phonologiquement par des procédés visant ou bien à augmenter la saillance du segment visé ou bien à le réduire quantitativement (ce second cas pouvant être considéré comme un cas particulier du premier). Sans que cela soit très explicite dans le texte de Jacobsen, il semble que le symbolisme phonétique soit ici compris de la façon suivante : le sens du vocatif, que l'on peut caractériser par le fait qu'il consiste à attirer l'attention d'un participant à l'échange linguistique, se traduit phonologiquement par une augmentation de la saillance phonologique du segment linguistique qui réfère à ce participant. Or cette saillance phonologique peut être obtenue soit par des moyens grammaticaux (la déclinaison notamment), soit par des moyens suprasegmentaux (par exemple une intonation appuyée sur un segment de l'énoncé). La caractérisation du symbolisme phonétique corporel par Hinton *et al.* semble conduire à intégrer dans cette catégorie le second cas, mais pas le premier.

2) Le symbolisme phonétique imitatif.

Le cas du symbolisme imitatif semble plus simple puisqu'il renvoie aux configurations linguistiques dont l'onomatopée est le prototype, donc dans lesquelles un signifiant sonore imite un signifié sonore : « This relates to onomatopoeic words and phrases representing environmental sounds (e.g., bang, bow-wow, swish, knock, and rap) »⁹. Mais les auteurs

⁷ On verra plus loin que cette « relation entre son et signification » est une relation de motivation ou, si l'on préfère, de causalité. Il serait parfaitement dénué d'intérêt d'affirmer qu'il existe, pour certains signes, une *relation* entre son et signification, sans aucune indication sur la nature de cette relation.

⁸ «Either it forms part of the suprasegmental features of utterances, expressed as intonation or voice quality, or else it is expressed in unconventionalized utterances”.

⁹ On notera que ce cas infirme bien l'idée absence d'une « absence d'intégration au système de la langue » : les onomatopées s'intègrent toujours au système phonologique de la langue concernée.

proposent une extension de cette catégorie aux configurations dans lesquelles un son représente un mouvement, en s'appuyant sur la notion de rythme :

Certainly, rhythmic movement often directly produces sound. But beyond that, the rhythms of sound and the rhythms of movement are so closely linked in the human neural system that they are virtually inseparable. This is illustrated in the very natural human physical response to rhythmic music, in the forms of hand clapping, foot tapping, dancing, rhythmic physical labor, etc. Just as humans are capable of translating rhythmic sounds into rhythmic movements, they are also capable of the reverse: translating rhythmic movements into sounds, including sound-symbolic language forms (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 3).

Cette extension permet d'intégrer le cas très important, en raison de sa fréquence dans les langues, de la reduplication¹⁰. Cependant, la catégorisation proposée est de nouveau assez floue, en raison d'un recouvrement possible avec le troisième type de symbolisme phonétique :

While it could perhaps be argued that these movement terms are a kind of synesthetic sound symbolism, [...] they are so closely tied to imitatives that we would rather call them *movement imitatives*, and include them in this category (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 4).

On remarquera que les auteurs ne proposent aucun argument pour justifier leur décision d'inclure la reduplication dans la catégorie du symbolisme phonétique imitatif.

3) Symbolisme phonétique synesthésique.

La troisième catégorie, celle du symbolisme phonétique synesthésique, pose tout d'abord un problème terminologique. Depuis quelques années, et en particulier depuis les travaux de Charles Spence (2011) et d'Ophelia Deroy (Spence et Deroy 2013), la synesthésie est très clairement distinguée, comme disposition cognitive spécifique à certains individus (qui ont par exemple une perception colorée des nombres), du phénomène de correspondance transmodale (« crossmodal correspondence ») qui consiste en des associations régulières, perçues ou effectuées par n'importe quel individu (ou par tout individu dans une culture particulière) entre des modalités sensorielles distinctes. Dans la terminologie contemporaine, postérieure, donc, à l'ouvrage *Sound Symbolism*, tend à se stabiliser l'idée que les phénomènes linguistiques inclus dans la catégorie du symbolisme phonétique synesthésique par Hinton *et al.* sont désormais dénommés « correspondances transmodales » et non pas « synesthésie ». Dans la citation suivante, « synesthetic sound symbolism » gagne donc à être compris au sens de « correspondance transmodale » :

Synesthetic sound symbolism is the process whereby certain vowels, consonants, and suprasegmentals are chosen to consistently represent visual, tactile, or proprioceptive properties of objects, such as size or shape. For example, segments such as palatal consonants and high vowels are frequently used for diminutive forms and other words representing small objects. Expressive intonation patterns are also used synesthetically, as in the use of deep voice and vowel lengthening in speaking of large objects. ("It was a bi-i-ig fish!") (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 4).

Cette catégorie rassemble les phénomènes les plus généralement reconnus comme tombant sous le concept de symbolisme phonétique (du type « bouba-kiki effect »), c'est-à-dire les phénomènes linguistiques les plus prototypiques du symbolisme phonétique, mais les auteurs ne lui donnent, au moins explicitement, aucun statut particulier. Ils notent toutefois que, en

¹⁰ L'exemple choisi dans ce passage pour illustrer ce cas est l'onomatopée « ding-dong », mais les auteurs renvoient à plusieurs textes de l'ouvrage qui traitent différentes formes de la reduplication.

raison du fait que ce type de symbolisme phonétique connaît de nombreuses exceptions, ce cas présente un caractère plus arbitraire que les deux précédents :

Nevertheless, to a much greater extent than for expressive symbolism and onomatopoeia, exceptions to these findings are also prevalent, illustrating that this sort of sound symbolism is further along the scale toward arbitrariness than the previous two types (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 4).

Finalement, le cas qui est habituellement considéré comme le plus prototypique du symbolisme phonétique apparaît ici, compte tenu de l'échelle adoptée pour définir le symbolisme phonétique, comme un cas moins représentatif que les précédents.

4) Symbolisme phonétique conventionnel.

La dernière catégorie est celle du symbolisme phonétique conventionnel. Cette catégorie semble d'emblée incohérente avec la définition générale du symbolisme phonétique, dont on a vu qu'elle reposait sur l'existence d'une relation (de motivation) entre le son et la signification. En effet, elle se situe au degré le plus grand d'arbitraire sur l'échelle proposée, au point que les cas qu'elle inclut ne manifestent plus « aucune relation directe » entre signifié et signifiant : « completely conventional, arbitrary language, where sound and meaning presumably have no direct relationship at all » (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 1) ; « While conventional sound symbolism is frequently classed as sound symbolism, we are getting close here to the arbitrary end of the language scale » (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 5). Le premier type d'exemples que mentionnent Hinton *et al.* pour illustrer cette catégorie est celui des phonesthèmes : « This is the analogical association of certain phonemes and clusters with certain meanings: e.g. the "gl" of *glitter*, *glisten*, *glow*, *glimmer*, etc. » (*ibid.*). Mais ils incluent, également, dans la même catégorie, les cas de (re)motivation syntagmatique dans les noms de marques (par exemple, la marque Dodge nommant *caravan* un de ses modèles, pour transmettre une idée d'aventure, tout en jouant sur le mot *van* qui désigne un type de véhicule¹¹). Cette catégorie se distingue des précédentes par le fait que les locuteurs ne sont plus dans une situation où ils utilisent des relations disponibles entre sons et significations mais où ils établissent ou créent de telles relations¹².

Compte tenu du fait que l'échelle qui permet de classer les catégories du symbolisme phonétique¹³ est fondée sur une variation du degré d'arbitraire des signes, il est patent que le symbolisme phonétique tel que le conçoivent Hinton *et al.* est un symbolisme phonétique de la motivation. Ce lien, cette relation, entre son et signification, ou entre signifié et signifiant, qui caractérise dans leur définition le symbolisme phonétique, n'est autre qu'une relation de motivation. Or les confusions que nous avons repérées dans cette typologie du symbolisme

¹¹ Les auteurs incluent malheureusement, parmi leurs exemples, le cas de la Chevrolet Nova, qui aurait été un échec dans le monde hispanophone : « The Nova, famous as a naming disaster in the Spanish-speaking world ("doesn't go"), is nevertheless a very successful car name to English speakers ». Mais il s'agit en réalité d'une légende, trop belle pour être vraie, qui circule dans certains manuels de marketing. En vérité, ce véhicule s'est très bien vendu dans les pays hispanophones (<https://www.snopes.com/fact-check/chevrolet-nova-name-spanish>) et, par conséquent, le symbolisme phonétique supposé fut dans ce cas inopérant.

¹² « At the ends of sound symbolism, then, we see the human mind at work creating links between sound and meaning even where such links might not be intrinsic or universal » (6).

¹³ On notera qu'une cinquième catégorie est présentée, en superposition aux précédentes (raison pour laquelle il n'est pas utile de l'examiner en détail ici), celle du symbolisme métalinguistique : « Cross-cutting the above categories is a sort of sound symbolism that might be termed metalinguistic symbolism, where segment choice and intonation patterns signal aspects of linguistic structure and function. One type of metalinguistic symbolism, highly conventionalized and abstract, comprises the various languagespecific restrictions on the formal canon of individual parts of speech, including exclusion of, or preference for, particular phonemes in particular parts of speech or affixes [...] » (Hinton, Nichols et Ohala, 1994 : 6).

phonétique par Hinton *et al.* proviennent de plusieurs facteurs, liés à l'utilisation qui est implicitement faite de cette notion de motivation. D'une part du fait que la nature de la motivation (indexicale dans le cas du symbolisme phonétique corporel, iconique dans les autres cas) est confondue avec le degré de motivation. Une motivation de type indexical n'est pas plus forte qu'une motivation de type iconique : elle est simplement d'une nature différente. Par ailleurs, le traitement du symbolisme phonétique en termes de motivation – compte non tenu du fait qu'il ne peut être satisfaisant sans une distinction entre motivation interne et motivation externe (voir Monneret 2003) –, conduit à inclure des cas qui n'ont vraiment plus aucun rapport avec la dimension « phonétique » du symbolisme phonétique : les cas de motivation relative (exemplifiés dans le texte par le cas très marginal des noms de marques) sont bien des cas de motivation mais faut-il pour autant les inclure dans la catégorie du symbolisme phonétique ?

Finalement, le mérite de l'ouvrage de Hinton *et al.* réside surtout dans les nombreuses explorations empiriques (mais très peu théorisées, comme on a pu le constater) de phénomènes spécifiques qui en constituent les différents chapitres. La typologie proposée du symbolisme phonétique semble d'ailleurs essentiellement conditionnée par ces derniers : il ne s'agit que d'une introduction à un volume collectif, qui cherche à rendre compte de l'ensemble tout à fait contingent des contributions qui le forment, ce qui explique probablement son manque de consistance théorique et ses incohérences.

3. Symbolisme phonétique et iconicité

L'introduction dans le champ linguistique du concept peircien d'iconicité est due à Jakobson (1965). Et l'on sait par ailleurs que Jakobson connaissait les travaux de Sapir sur le symbolisme phonétique¹⁴, au moins depuis 1942, année au cours de laquelle il prononce à New-York ses *Six leçons sur le son et le sens*. On lit en effet, dans la sixième de ces *Leçons* :

En vertu des lois neurophysiologiques de la synesthésie, les oppositions phoniques sont à même d'évoquer des rapports avec des sensations musicales, chromatiques, olfactives, tactiles, etc. Par exemple, l'opposition des phonèmes aigus et graves est capable de suggérer l'image du clair et du sombre, du pointu et de l'arrondi, du fin et du gros, du léger et du massif, etc. Ce « symbolisme phonétique » comme le nomme son explorateur Sapir, cette valeur des qualités distinctives intrinsèque, bien que latente, se ranime dès qu'elle trouve une correspondance dans le sens d'un mot donné, dans notre attitude affective ou esthétique envers ce mot et encore plus envers des mots de significations polaires (Jakobson, 1988 [1942] : 388).

Cependant, l'investissement linguistique du concept d'iconicité ne se traduit pas, chez Jakobson, par une prise en charge nouvelle du symbolisme phonétique. Certes, il distingue l'iconicité d'image de l'iconicité diagrammatique¹⁵ :

Dans l'image, le signifiant représente les « simples qualités » du signifié, tandis que, dans le diagramme, la ressemblance entre le signifiant et le signifié « ne concerne que les relations entre leurs parties ». Peirce définissait un diagramme comme « un representamen qui est de manière prédominante, une icône de relation, et que des conventions aident à jouer ce rôle » (Jakobson, 1965 : 27).

¹⁴ Sapir à qui l'on doit l'expression « phonetic symbolism », qui s'est ensuite effacée, en anglais, derrière « sound symbolism ».

¹⁵ Qui sont d'ailleurs plus précisément, dans la terminologie peircienne, des subdivisions de l'hypoiconicité (voir Monneret 2014).

Mais, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, Jakobson ne thématise pas explicitement, dans ce texte, le symbolisme phonétique comme un cas de l'iconicité d'image¹⁶. L'essentiel de son propos consiste à développer des applications linguistiques de l'iconicité diagrammatique, en morphologie, en syntaxe et dans le lexique (voir Monneret 2003).

Dans l'article *Iconicity* de *The Encyclopedia of Language and Linguistics*, John Haiman introduit, au titre de l'iconicité d'image, le cas de l'onomatopée :

In his typology of signs, Charles S. Peirce drew attention to the existence of different kinds of icons. The most common icon is the image which, like a photograph, attempts to resemble its referent completely. Much more important than the *image*, however, in all sign systems, is the *diagram*. Although the component parts of a diagram may not resemble what they stand for, the relationships among those components may approximate the relationships among the ideas they represent. Onomatopoeic words like 'moo' – iconic auditory images – are of peripheral importance in languages. Word order patterns like Caesar's 'Veni, vidi, vici', on the other hand, are diagrammatic icons, wherein the order of words corresponds to the order of events. (Haiman, 1994 : 1629-1630).

Mais, encore une fois, aucune mention n'est faite du cas du symbolisme phonétique. Or, si l'on admet, au moins provisoirement, que le symbolisme phonétique appartient à la catégorie de l'iconicité d'image (comme l'onomatopée), cette absence du symbolisme phonétique pourrait s'expliquer par le fait que, comme l'estime Haiman, l'iconicité d'image – bien qu'elle soit caractérisée comme « the most common icon » – n'a qu'un intérêt très marginal dans les systèmes linguistiques par rapport à l'iconicité diagrammatique. Si l'on s'intéresse spécifiquement à la question du symbolisme phonétique, le concept d'iconicité sera donc très peu adapté puisque ce concept est avant tout pertinent pour l'iconicité diagrammatique. Et le point de vue de John Haiman sur la question de la suprématie de l'iconicité diagrammatique semble bien refléter le point de vue de Peirce lui-même, si l'on en croit Göran Sonesson :

Contrary to the way in which icons have been conceived in the later semiotic tradition, diagrams, rather than pictures, are the core of Peircean iconicity : at least, they are of most interest to Peirce himself. Indeed, mathematical formulae and deductive schemas, which are based on conventional signs, are those most often discussed in his work (Sonesson 2008 : 50).

Par conséquent, soit le symbolisme phonétique relève de l'iconicité d'image et il constitue un phénomène marginal sans grand intérêt, soit il relève de l'iconicité diagrammatique et doit être distingué de l'onomatopée.

Il reste que dans les travaux contemporains sur le symbolisme phonétique qui mobilisent le concept d'iconicité, cette distinction entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique n'est généralement pas prise en considération¹⁷. Par exemple, Perniss and Vigliocco (2014 : 2) définissent classiquement l'iconicité à partir de la notion de similarité mais sans distinction entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique :

¹⁶ Le symbolisme phonétique est vu comme un cas d'iconicité diagrammatique de niveau phonologique, lorsque Jakobson traite des phonesthèmes d'une part (Jakobson, 1965 : 33) et, d'autre part de l'opposition phonologique [aigu vs grave] utilisée pour représenter l'opposition sémantique {diminutif vs augmentatif}, ce qu'il estime dépendre de « la valeur synesthésique latente de certaines oppositions phonémiques », détectée par « les études expérimentales sur la perception des sons » (Jakobson, 1965 : 34).

¹⁷ A l'exception notable de Nobile (2014 : 28-38), qui propose, dans une perspective inspirée de Peirce, une typologie des formes de l'iconicité distinguant les images (phonologiques, morphologiques, syntaxiques), les diagrammes (phonologiques, morphologiques, syntaxiques) et les métaphores (phonologiques, morphologiques, syntaxiques).

We take iconicity to be any resemblance between certain properties of linguistic/communicative form (this includes sign or spoken language phonology, sign or spoken language prosody and co-speech gestures) and certain sensori-motor and/or affective properties of corresponding referents (Perniss and Vigliocco (2014 : 2).

Ce qui leur permet d'intégrer différentes réalisations du symbolisme phonétique (« ideophones, mimetics, expressives and onomatopoeia ») comme des phénomènes iconiques :

We unify these various manifestations under the single term iconicity, regardless of language modality or linguistic tradition. Thus, our use of iconicity subsumes what is typically called sound symbolism (as is usually used for spoken languages), including the different terms that refer to word classes exhibiting sound symbolism across different language families (e.g. ideophones, mimetics, expressives and onomatopoeia). Note, however, that our conception of iconicity does not include the notion of non-arbitrary mappings achieved simply through regularity or systematicity of mapping between phonology and meaning (as would be the case, for example, if all words referring to tools differed only in their onset phoneme (Perniss and Vigliocco (2014 : 3)

On notera cependant qu'ils excluent ce que Hinton *et al.* (1994) nomment le « symbolisme phonétique conventionnel », qui, en effet, n'entre aucunement dans leur définition de l'iconicité. On suppose, bien que cela ne soit pas explicite, qu'ils pourraient aussi bien exclure la catégorie du « symbolisme phonétique corporel », puisque ce dernier est foncièrement de nature non pas iconique mais indexicale.

Cependant, la confusion est telle dans les publications récentes que l'association entre iconicité et indexicalité se rencontre également. Tel est le cas par exemple de Carling & Johansson (2014), qui proposent une typologie de l'iconicité fondée sur différents paramètres dont la nature de la relation de motivation :

When it comes to the nature of the motivated connection, the following distinctions are made:

– Iconic iconicity implies that the connection is based on likeness between form and meaning. Here we typically find directly motivated mappings such as *atchoo, crash, boom, bang*.

– Indexical iconicity implies that the nature of the connection is based on contiguity rather than likeness. This type typically grows into clusters of motivated connections between words in a language, such as the sound symbolic clusters described under 3.2. [par exemple des phonesthèmes] or the form/meaning-based clusters as found in Figure 2 [par exemple, en suédois, des oppositions du type *klimp–klump, klinga–plinga–ringa*]¹⁸.

Bien que les auteurs citent Peirce et semblent conscients de la distinction entre icônes et index, ils assument pleinement leur choix terminologique :

The term “iconicity” goes back to Jakobson (1965). This term is normally used in opposition to “arbitrary”, i.e., to cover all motivated connections between form and meaning, independent of whether they are truly iconic (i.e., imply likeness) or indexical (i.e., imply contiguity). The distinctions used here will relate to Peirce's three-partite distinction between icons, indexes and symbols and distinguish iconic from indexical iconicity.

Chacun est bien entendu libre de construire la terminologie qu'il souhaite, mais, dans ce cas, on peut tout de même regretter la confusion installée entre iconicité et motivation. A moins

¹⁸ Les exemples entre crochets sont ajoutés par l'auteur.

d'emprunter à Peirce le concept d'iconicité en le vidant de son contenu, il semble évident que deux types de motivations doivent être distingués : la motivation par iconicité et la motivation par indexicalité¹⁹. Ainsi par exemple, Ahlner & Zlatev (2011), qui insistent avec justesse sur le fait que le concept d'arbitraire implique deux idées distinctes – la conventionalité d'une part, l'absence de motivation d'autre part –, adoptent le cadre théorique peircien pour distinguer trois types idéaux de signes, l'icône fondée sur une motivation par similarité, l'index fondé sur une motivation par contiguïté et le symbole, qui ne présente aucun caractère motivé, ni par similarité ni par contiguïté :

In an iconic sign, the ground is that of similarity, or more precisely when the representamen and object are found to share certain similar qualities independently of each other. The typical example is a picture and its visual similarity to that which it depicts. The second type is an indexical sign, where the ground is not based on similarity, but on contiguity in time and space. The third type is the symbolic sign.

Mais, dans ce cas, le terme *symbole* que véhicule l'expression *symbolisme phonétique* devient inadéquat, puisque, dans une perspective peircienne, le symbolisme phonétique désigne précisément des phénomènes qui participent non pas de la nature du symbole mais de la nature de l'icône. Ahlner & Zlatev (2011) proposent donc de remplacer « symbolisme phonétique » par « iconicité transmodale » :

In such a perspective, the term 'sound symbolism' becomes less adequate, since for Peirce a 'symbol' is a sign that expressly *lacks* any motivated relation ('ground') between expression ('representamen') and content ('object'). Since the professed relation between expression and content observed in ideophones and cross-modal mappings [...] is that of similarity (resemblance), a more appropriate term for the phenomenon appears to be *cross-modal iconicity*.

Cette proposition est notamment justifiée par le recours à la distinction, introduite par Sonesson, entre iconicité primaire et iconicité secondaire – mais nous y reviendrons plus loin. Le point remarquable, dans notre perspective, c'est que la distinction introduite par Jakobson entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique n'est pas utilisée, ni commentée.

4. Le symbolisme phonétique et la fonction iconique de l'analogie

Il nous reste maintenant à examiner le traitement du symbolisme phonétique dans une perspective analogique. Le concept d'analogie utilisé ici présente les caractéristiques suivantes :

- l'analogie est un processus cognitif fondamental chez l'être humain (Hosftadter 2001, Hofstadter et Sander, 2013), bien identifié en psychologie cognitive (Gentner 1983, Gentner *et al.* 2001, 2012), qui se caractérise globalement par le traitement d'une situation quelconque (la cible) à partir d'une situation déjà connue ou expérimentée (la source) avec laquelle elle entretient des relations de similarité ; ces similarités sont usuellement décrites comme une mise en correspondance structurelle (« mapping ») entre la source et la cible ;
- l'analogie est un processus cognitif qui s'effectue d'une manière consciente ou non consciente ;
- pour son exploitation en sciences du langage, l'analogie peut être décrite comme un processus d'identification entre deux structures ou entités linguistiques entre lesquelles est perçue une relation de similarité (Monneret 2004, 2011, 2014).

¹⁹ Cette distinction est bien connue en sémiotique. Voir notamment Klinkenberg (1996).

- cette relation de similarité peut être perçue comme ayant une forme binaire ou proportionnelle ; elle se prête donc à des descriptions sous forme de propriétés communes dans le cas de deux (ou plusieurs) entités similaires ou sous forme de relations proportionnelles entre deux (ou plusieurs) couples d'entités s'il s'agit d'une relation entre deux structures²⁰. Pour une structure S1 où existent deux constituants (éventuellement complexes) x1 et x2 et une structure S2 où existent deux constituants y1 et y2, une similarité proportionnelle entre S1 et S2 existe s'il existe une relation R entre x1 et x2 que l'on trouve également entre y1 et y2 ;
- ces relations de similarités sont présentes d'une part au plan collectif de la langue, où elles se décrivent par exemple comme des paradigmes (dans le cas de la similarité proportionnelle) ou encore comme des similarités binaires entre signifiants (paronomase) ou entre signifiés (synonymie), et d'autre part dans la mémoire du locuteur réel, comme un répertoire de sources analogiques disponibles ;
- une similarité ne déclenche pas nécessairement une analogie et tant que le processus analogique n'est pas déclenché, les entités similaires restent perçues comme différentes. Le déclenchement d'un processus analogique sur la base de similarités entre deux structures ou deux entités produit un effet d'identification entre ces structures ou des entités ;
- cet effet d'identification est recherché ou obtenu pour diverses finalités qui sont les fonctions de l'analogie. Six fonctions distinctes ont été empiriquement distinguées : fonction catégorisatrice, fonction régularisatrice, fonction argumentative, fonction paraphrastique, fonction figurale et fonction iconique (Monneret 2019). La fonction iconique de l'analogie vise un accroissement de l'efficacité sémiotique de l'entité ou de la structure linguistique considérée.

L'utilisation de l'adjectif *iconique* mérite une justification. Il est bien sûr issu de l'appareil conceptuel peircien puisqu'il implique comme chez Peirce l'idée de similarité. Par ailleurs, cette utilisation du concept d'iconicité présuppose une opposition entre deux relations fondamentales : la relation de similarité et la relation de contiguïté. Il s'agit là d'une sorte de contribution minimale au plan ontologique : ces deux relations sont, *dans le monde* deux relations fondamentales – au sens où deux entités quelconques peuvent presque toujours être considérées comme entretenant soit une relation de similarité²¹ soit une relation de contiguïté, spatiale ou temporelle (et en admettant la méronymie comme un cas limite de la contiguïté)²². Chacune de ces relations permet, *dans l'esprit*, deux processus fondamentaux : le processus d'identification fondé sur des similarités en quoi consiste l'analogie et le processus d'unification fondé sur la contiguïté en quoi consiste ce que l'on pourrait appeler la « synthèse ». La synthèse, sur laquelle nous n'insisterons pas ici, a elle-même diverses fonctions, dont une fonction indexicale, une fonction syntagmatique²³ (unification de constituants co-occurents) ou encore une fonction configurationnelle (scripts, scénarios, cadres conceptuels ou « frames »).

On aura aisément remarqué que la distinction entre analogie (ou similarité) binaire et analogie (ou similarité) proportionnelle reconduit la distinction peircienne entre l'iconicité d'image et l'iconicité diagrammatique. Elle présente cependant l'avantage d'être plus clairement et plus

²⁰ On notera - mais c'est un point qui ne sera pas développé ici - qu'une analogie binaire peut toujours être exprimée par une analogie proportionnelle (c'est-à-dire située dans un paradigme). L'inverse, en revanche, n'est pas toujours vrai : certaines analogies proportionnelles n'ont aucune contrepartie binaire.

²¹ La perception de la similarité dépend d'un point de vue (voir Monneret 2004) et se dégage sur un fond générique qui la permet, ou qui est produit par cette perception.

²² La similarité et la contiguïté sont compatibles puisque des entités similaires peuvent en outre être contiguës.

²³ Equivalente, au moins en première analyse, à l'opération « merge » du programme minimaliste en grammaire générative.

simplement définie, selon un critère formel ou structurel, et de ne pas dépendre des interprétations multiples de Peirce ou de ses commentateurs à ce sujet. Et d'ailleurs, comme on l'a déjà rappelé, l'emploi du terme hypoiconicité serait sans doute plus approprié dans ces cas que celui d'iconicité (voir Monneret 2014).

En outre, la thématization du symbolisme phonétique comme un cas de processus analogique conduit à l'introduction d'une distinction qui nous semble utile mais qui n'est pas disponible dans le corpus peircien. L'étude générale de l'analogie linguistique conduit en effet à distinguer deux cas distincts : l'analogie homogène et l'analogie hétérogène. L'analogie homogène est fondée sur des similarités entre entités ou structures de même nature : entre des signifiants, entre des signifiés, entre des unités lexicales, entre des phrases, entre des textes, etc. Dans ce cas, des propriétés communes entre entités et structures sont souvent accessibles (par exemple entre deux signifiants dans le cas de la paronomase ou de la rime) et les relations proportionnelles constituent le tissage du système considéré – elles *sont* le paradigme – comme l'avait bien vu Saussure avec la notion de motivation relative. En revanche, dans le cas de l'analogie hétérogène, entre entités ou structures de natures différentes (par exemple entre un signifiant et un concept), l'hétérogénéité complique la description de propriétés communes et suscite plus facilement les similarités (donc les analogies) proportionnelles. En outre, comme la similarité se situe entre deux structures de nature différente, cette similarité ne constitue pas nécessairement un facteur de systématisme interne de chacune des structures concernées ; si elle existe, cette systématisme pourra se situer sur un autre plan.

Pour tester cette approche du symbolisme phonétique dans une perspective analogique, nous proposons de reprendre l'ensemble assez exhaustif de phénomènes envisagés comme relevant du symbolisme phonétique chez Hinton *et al.* (1994) : symbolisme phonétique corporel, onomatopées, effet « bouba-kiki », idéophones, phonestèmes, motivation relative. Nous ajouterons deux autres cas classiques : celui de l'exploitation iconique de certains paramètres intonatifs (par exemple, l'allongement de la voyelle de l'adjectif *long* dans « a loooooong story ») et celui de la réplication intensive (« Il est très très très grand »).

Le premier point consiste à exclure le cas du symbolisme phonétique corporel, qui relève non pas de la fonction iconique de l'analogie mais de la fonction indexicale de la synthèse. La dimension indexicale phonético-pragmatique d'un raclement de gorge par exemple, visant à attirer l'attention d'un allocutaire, semble en effet indiscutable.

Le classement raisonné de ces phénomènes suppose la prise en compte de trois paramètres : la structure de l'analogie (binaire ou proportionnelle), la forme de l'analogie (homogène ou hétérogène) et la nature des éléments mis en relation (phonèmes, concepts, unités lexicales).

L'onomatopée, cas le plus simple, est une analogie binaire homogène, entre des phonèmes, qui ont une réalisation sonore, et des sons.

Les analogies binaires hétérogènes supposent qu'une relation de similarité soit établie entre des éléments phonologiques et des éléments non phonologiques, en l'occurrence conceptuels. Ce cas concerne en premier lieu les phénomènes du type bouba/kiki, maluma/takete ou encore le « frequency code » ([i] = « petit », [a] = grand par exemple) qui, en dépit de l'allure proportionnelle du dispositif expérimental, établissent bien un lien entre d'une part un signifiant ([i] par exemple) et, d'autre part, un concept (la petitesse). D'ailleurs, les études sur les correspondances transmodales incluant un élément phonique présentent bien leurs résultats sous une forme binaire de ce type (Spence 2011).

Considérons cet exemple assez connu, popularisé par David Crystal²⁴ :

²⁴ <https://www.theguardian.com/books/2009/jul/18/ugliest-words-michael-jackson-biographies>

Here's an experiment. You're in a spaceship approaching a planet. You've been told there are two races on it, one beautiful and friendly to humans, the other unfriendly, ugly and mean-spirited. You also know that one of these groups is called the Lamonians; the other is called the Grataks. Which is which? Most people assume that the Lamonians are the nice guys. It's all a matter of sound symbolism. Words with soft sounds such as "l", "m" and "n", and long vowels or diphthongs, reinforced by a gentle polysyllabic rhythm, are interpreted as "nicer" than words with hard sounds such as "g" and "k", short vowels and an abrupt rhythm.

Bien que l'expérience mette en jeu des couples d'opposés, les liens établis entre d'une part les personnages « positifs » et les consonnes latérales et nasales, d'autre part entre les personnages « négatifs » et les occlusives [k] et [g] sont bien binaires. Dans la même perspective, Fonagy (1983) avait bien montré le caractère agressif du [R]. Il convient donc de ne pas confondre le caractère proportionnel des dispositifs expérimentaux permettant de faire apparaître les phénomènes avec la nature binaire des phénomènes mis en évidence.

Considérons maintenant le cas des idéophones (onomatopées exclues). Kita (2008: 26-27) donne les exemples suivants (en japonais) :

goro "a heavy object rolling"
koro "a light object rolling"
guru "a heavy object rotating around an axis"
kuru "a light object rotating around an axis"
bota "thick/much liquid hitting a solid surface"
pota "thin/little liquid hitting a solid surface"

qu'il commente ainsi :

the voice initial consonant tends to indicate a dense, heavy or big object, and the voiceless consonant a light or small object. The velar stops (/k/ and /g/) followed by an /r/ tend to indicate rotation of some kind. Various consonant combinations and vowels are systematically associated with certain meanings (Kita 2008 26-27)

Ce commentaire fait bien apparaître le caractère binaire des similarités : une consonne initiale voisée est perçue comme similaire à un objet gros ou lourd, une consonne initiale non voisée est perçue comme similaire à un objet petit ou léger, etc. Les idéophones peuvent donc également être inclus dans la catégorie des analogies binaires hétérogènes²⁵.

En revanche, le cas des effets intonatifs non lexicaux (« a loooooong story ») est différent. Ce n'est pas la voyelle qui, qualitativement, produit un effet iconique, mais l'allongement de la voyelle quelle qu'elle soit (on obtient évidemment le même effet avec n'importe quelle autre voyelle, par exemple : « un graaaaaaaaand bateau », « un giiiiiiiiiiiiigantesque bateau »). La configuration est ici proportionnelle et hétérogène²⁶ : la durée est à la voyelle ce que la longueur est à l'histoire racontée (ou : on a une longue voyelle comme on a une longue histoire). Nous n'avons donc ici, à la différence du cas précédent, aucune dimension transmodale. La reduplication intensive (« Il est très très très grand » peut être analysée de la même façon : l'augmentation quantitative en quoi consiste la reduplication est au signifiant ce que l'augmentation de l'intensité est à la propriété considérée (la grandeur dans notre exemple).

Passons maintenant aux phonesthèmes en considérant ces exemples souvent cités de Bergen (2004) :

²⁵ Comme on l'a vu plus haut, ces cas peuvent aussi être décrits sous une forme proportionnelle. Mais ils demeurent accessibles à la description sous une forme d'analogie binaire, ce qui constitue une caractéristique plus précise.

²⁶ Il s'agit bien d'une analogie hétérogène puisqu'elle repose sur une similarité entre deux entités qui ne sont pas de même nature (une voyelle d'une part, une « histoire » (*story*) ou un bateau d'autre part).

gl- 'light, vision' glimmer, glisten, glitter, gleam, glow, glint, etc.
 sn- 'nose, mouth' snore, snack, snout, snarl, snort, sniff, sneeze, etc.

Ces deux séries ne peuvent pas être traitées exactement de la même manière, au moins en première analyse. Car si l'on admet, comme cela semble désormais bien établi (Blasi 2016, Urban 2011), qu'il existe un lien de motivation indexicale entre les consonnes nasales et les concepts liées à la nasalité, le phonesthème /sn/ est motivé tandis que le phonesthème /gl/ ne l'est pas. Mais il s'agit bien de motivation indexicale, non pas de motivation iconique. Par conséquent, aucune des deux séries n'est motivée d'un point de vue iconique : il ne semble exister aucun rapport de similarité objectivable entre le groupe consonantique [gl] et l'idée de lumière, ni entre la sonorité nasale et les concepts liés à la nasalité. Dans le phonesthème, nous observons tout au plus une similarité de signifiants en rapport avec une similarité de signifiés : la récurrence du groupe consonantique [gl] dans la série *glimmer, glisten, glitter, gleam, glow, glint*, etc. établit une similarité entre ces signifiants qui reflète une similarité de leurs signifiés. Mais les segments résiduels après la soustraction du groupe consonantique ne peuvent, eux, être associés à des réseaux de signification²⁷.

C'est évidemment toute la différence avec les cas de motivation relative, au sens saussurien. Dans les exemples du type *pommier, poirier, cerisier*, etc., les deux constituants de chaque unité lexicale sont porteurs d'une valeur sémantique assignable. La dimension proportionnelle est évidente : *poirier* est à *poire* ce que *pommier* est à *pomme*, etc. Ce qui permet de deviner le sens de *cacaoyer* par exemple. Le fait que ces signifiants soient analysables est d'ailleurs ce qui justifie le terme de *motivation* relative chez Saussure : contrairement au cas des signes arbitraires, dont le signifié n'est accessible à partir du signifiant qu'à condition d'avoir appris leur association conventionnelle, le signifié d'un signe relevant de la motivation relative peut être deviné par le locuteur – à condition bien sûr qu'il connaisse préalablement les unités composantes, ou plus exactement les paradigmes qu'elles constituent. Puisqu'il s'agit d'une similarité proportionnelle entre signes, l'analogie est de type homogène.

Si les phonesthèmes qui apparaissent dans les unités lexicales sont de structure proportionnelle, l'analogie – de nouveau homogène puisqu'établie entre des éléments constituants d'unités lexicales – est fondée dans leur cas sur une similarité de caractère général, c'est-à-dire sur une similarité non qualifiée. Nous avons vu plus haut qu'une similarité proportionnelle entre S1 et S2 existe s'il existe une relation R entre x1 et x2 que l'on trouve également entre y1 et y2. Ici, cette relation est simplement une relation de similarité : les signifiants de *glimmer, glisten, glitter*, etc. sont similaires comme leurs signifiés sont similaires (en raison de la présence du submorphème *gl-* d'une part et de l'homogénéité lexicale de la série d'autre part). Dans le cas de la motivation relative, nous observons aussi une relation de ce genre : les signifiants de *poirier, pommier, cerisier*, etc. sont similaires, en raison de la présence du suffixe *-ier*, comme leurs signifiés sont similaires (arbres fruitiers). Mais cette description ne fournit qu'une partie de l'information véhiculée par le paradigme. Il faut bien sûr aussi prendre en compte le fait que la suffixation s'effectue sur des bases qui sont toutes des noms de fruits, ce qui permet d'établir la structure proportionnelle *pommier/pomme, poirier/poire*, etc. que l'on ne peut obtenir avec les phonesthèmes. Nous avons donc dans les deux cas des analogies proportionnelles homogènes, et qui diffèrent seulement quant à la nature de la relation qui fonde cette proportionnalité. Ces régularités paradigmatiques sont analysées, dans le présent cadre théorique, comme relevant de la fonction régularisatrice de l'analogie (Monneret et Albano 2017) et non pas de la fonction iconique de l'analogie²⁸.

²⁷ En tout cas, la démonstration n'en a pas encore été faite.

²⁸ En d'autres termes, par rapport à la perspective de l'iconicité, la perspective analogique assume la disjonction entre iconicité d'image et iconicité diagrammatique.

Les analogies proportionnelles produisent une motivation de nature purement relationnelle. Mais, bien entendu, si leurs constituants présentent eux-mêmes des dimensions indexicales ou iconiques (au sens de l'analogie binaire), on observera un cumul de ces motivations. Nous avons déjà vu ce cas avec le phonesthème *sn-*, qui relève de l'analogie proportionnelle homogène mais présente aussi une dimension indexicale. Mais une structure relevant de l'analogie proportionnelle homogène peut aussi bien être cumulée avec une analogie binaire (iconicité d'image). Par exemple, l'analogie proportionnelle *meuglai/meuglais // meuglerai/meuglerais* exprime une propriété du mode indicatif pour les verbes du premier groupe (le fait, attesté par la morphologie *que*, en système, le passé simple soit à l'imparfait ce que le futur est au conditionnel (voir Guillaume 1929)), mais puisque le verbe ici considéré est d'origine onomatopéique, une analogie binaire se cumule ici à cette analogie proportionnelle²⁹.

Cette proposition de classement est résumée dans le tableau 1, où un exemple d'analogie proportionnelle hétérogène a été ajouté à titre de complément. Il s'agit du cas de l'exploitation du potentiel iconique de la linéarité syntagmatique (voir Jakobson 1965), que l'on trouve dans les exemples du type « *veni, vidi, vici* » (où la succession des signifiants reflète la succession des événements désignés par les verbes)³⁰ ou encore du type « *Le Président et le premier Ministre sont intervenus* » (où l'ordre des signifiants reflète un ordre hiérarchique).

	Analogie homogène	Analogie hétérogène
Analogie binaire	Entre phonèmes et sons : onomatopées <i>Fonction iconique de l'analogie : analogie onomatopéique</i>	Entre signifiant et concept : - effet « bouba-kiki » ; [i] = « petit » vs [a] = « grand », etc. - idéophones (<i>goro</i> "a heavy object rolling" ; <i>koro</i> "a light object rolling") <i>Fonction iconique de l'analogie : analogie phonosémantique (binaire)</i>
Analogie proportionnelle	Entre submorphèmes : - phonesthèmes (<i>gl-</i> 'light, <i>vision</i> 'glimmer, <i>glisten</i> , <i>glitter</i> , <i>gleam</i> , <i>glow</i> , <i>glint</i> , etc.) + motivation indexicale (<i>sn-</i> 'nose, mouth' snore, snack, snout, snarl, snort, etc.) Entre unités lexicales : - « motivation relative » (<i>poirier/poire // pommier / pomme</i>) + motivation iconique (analogie binaire) : <i>meuglai /</i>	Entre signifiant et concept : - effets intonatifs non indexicaux (<i>a loooong story</i>) - réduplication intensive (<i>Il est très très très grand</i>) - potentiel iconique de la linéarité syntagmatique (<i>Veni, vidi, vici</i>) <i>Fonction iconique de l'analogie : analogie phonosémantique (proportionnelle)</i>

²⁹ Dans Nobile (2014), cette configuration est celle du « diagramme figuratif ».

³⁰ On remarquera que cette similarité proportionnelle peut être décrite comme une similarité homogène, si l'on considère qu'elle est formée d'une séquence de trois événements, les mots, qui représente une séquence de trois événements, les actions. Cette observation montre qu'il convient d'ajouter une contrainte sur la description des similarités : leurs constituants doivent être conceptualisés selon leur niveau de base. Si on les conceptualise selon un niveau superordonné (comme dans cet exemple, en considérant que le mot est un événement), la notion d'analogie hétérogène disparaît : toute analogie pourra être décrite comme une analogie homogène entre des êtres ou des entités.

	<i>meuglerai // meuglais / meuglerais</i> <i>Fonction régularisatrice de l'analogie</i>	
--	--	--

Tableau 1 : le symbolisme phonétique iconique dans une perspective analogique

Dans l'ensemble de ces phénomènes, quels sont ceux qui gagneraient à être inclus dans la catégorie du symbolisme phonétique ? L'intuition originaire du symbolisme phonétique réside bien, comme l'écrivent Hinton *et al.* (1994 : 1) dans l'idée d'un lien *direct* entre son et signification ou encore, comme l'écrivait Sapir (1929 : 226) dans les cas où «the phonetic difference is undoubtedly felt as somehow directly expressive of the difference of meaning » (p. ex. *tiny vs teeny*). Or cette impression d'un lien direct entre son et signification peut être obtenue par deux moyens : la similarité ou la contiguïté entre forme et contenu. La fonction iconique de l'analogie est un usage de l'analogie qui, appliqué au signe linguistique, en améliore l'efficacité sémiotique au moyen d'une similarité entre forme et contenu du signe qui permet, d'une manière primaire ou secondaire³¹, un accès au contenu à partir de la forme. La propriété d'indexicalité permet également une impression d'un lien direct entre forme et contenu, mais il s'agit, comme on l'a déjà noté, d'un autre type de processus cognitif : le processus unificateur de la synthèse fondé sur la relation de contiguïté. De même qu'il existe une fonction iconique de l'analogie, il existe une fonction indexicale de la synthèse, ces deux fonctions assurant un rôle d'efficacité sémiotique. Il convient donc, dans cette perspective, de distinguer le symbolisme phonétique iconique du symbolisme phonétique indexical.

Le symbolisme phonétique iconique pourrait donc, dans une première approche, être défini comme une analogie binaire ou proportionnelle, homogène ou hétérogène qui implique le signifiant. Cette caractérisation permet bien de rendre compte de la dimension « phonétique » du symbolisme phonétique, qui est absente dans le cas de la motivation relative qui, elle, relève d'une autre fonction de l'analogie, la fonction *régularisatrice*. Si l'on souhaite éviter le caractère encombrant du mot « symbolisme », dont on a déjà dit l'inadéquation pour les recherches qui s'inscrivent dans une perspective inspirée de la sémiotique peircienne, on pourra préférer : « analogie onomatopéique » et « analogie phonosémantique ».

Il reste que le caractère homogène de l'analogie onomatopéique la distingue assez nettement, en termes de processus cognitifs, de l'analogie phonosémantique. Par ailleurs, l'analogie phonosémantique proportionnelle présente de toute évidence un caractère moins direct que l'analogie phonosémantique binaire. Il me semble donc finalement que le prototype du symbolisme phonétique iconique serait plus précisément caractérisé si on l'envisageait comme une analogie phonosémantique binaire, qui présente donc les trois caractéristiques mentionnées précédemment : 1) l'un des membres de l'analogie est de nature phonique, 2) l'analogie est binaire et 3) hétérogène. Ces analogies phonosémantiques binaires, qui incluent, comme cas

³¹ Dans le cas de l'iconicité primaire, la similarité entre forme et contenu est directement interprétable (elle permet une *connaissance* (au moins partielle) – du signifié à partir du signifiant). L'iconicité secondaire suppose, elle, des connaissances préalables (elle permet une *reconnaissance* du signifié à partir du signifiant). La distinction entre iconicité primaire et iconicité secondaire est due à Sonesson (voir notamment Sonesson 1994). L'iconicité primaire est définie ainsi : «the perception of an iconic ground obtaining between two things is one of the reasons for positing the existence of a sign function joining two things together as expression and content»(Sonesson, 1994 : 741). Dans le cas de l'iconicité secondaire, «the knowledge about the existence of a sign function between two things functioning as expression and content is one of the reasons for the perception of an iconic ground between these same things» (*ibid.*).

majeurs, les phénomènes du type « bouba / kiki » (ou « maluma / takete »)³² et les idéophones, seraient donc les prototypes du symbolisme phonétique tandis que l'onomatopée et les analogies phonosémantiques proportionnelles en représenteraient des cas moins centraux. Cette proposition vise, on l'aura compris, à caractériser le « noyau dur » du symbolisme phonétique plutôt qu'à en fournir une définition très inclusive (perspective adoptée notamment par Nobile 2014). Dans la situation actuelle où l'indétermination terminologique révèle le caractère encore très émergent de ce type de recherche, il est bien difficile de prévoir quelle solution finira par se stabiliser.

Références bibliographiques

- AHLNER, Félix & ZLATEV, Jordan. (2011). "Cross-modal iconicity : A cognitive semiotic approach to sound symbolism". *Sign Systems Studies* 38(1/4), 298-348.
- BERGEN, Benjamin-K. (2004). "The psychological reality of phonaesthemes". *Language*, 80(2), 290-311
- BLASI Damián E., WICHMANN, Søren, HAMMARSTRÖM, Harald, STADLER, PETER F. Stadler and CHRISTIANSEN, Morten H. (2016). « Sound-meaning association biases evidenced across thousands of languages ». *PNAS*, 113(39), 10818-10823.
- CARLING, Gerd & JOHANSSON, Niklas. (2014). Motivated language change : processes involved in the growth and conventionalization of onomatopoeia and sound symbolism. *Acta Linguistica Hafniensia. International Journal of Structural Linguistics*, 46(2), 199-217.
- FONAGY, Ivan (1983). *La vive voix. Essais de psychophonétique*, Paris, Payot.
- GENTNER, Dedre. (1983). "Structure-mapping: a theoretical framework for analogy". *Cognitive Science* 7, 155-170.
- GENTNER, Dedre & Smith, Linsey A. (2012). "Analogical reasoning". In Vilayanur S. Ramachandran (Ed.) *Encyclopedia of Human Behavior* (2nd Ed.). Oxford: Elsevier, 130-136.
- GENTNER, Dedre, Holyoak, Keith & Kokinov, Boicho. (2001). *The Analogical Mind Perspectives from Cognitive Science* : MIT Press.
- GUILLAUME, Gustave. (1929). *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Honoré Champion.
- HAIMAN, John. (1994). Iconicity". Dans R.E. Asher (dir.), *The Encyclopedia of Language and Linguistics*. (p. 1629-1633). Oxford, Pergamon Press, vol 3.
- HINTON, Leanne, NICHOLS, Johanna & OHALA, John J. (dir). (1994). *Sound Symbolism*. New York: Cambridge University Press.
- HOFSTADTER, Douglas. (2001). "Analogy as the core of cognition". In Gentner, D., Holyoak, K. J., Kokinov, B. N. (p. 116-144). *The Analogical Mind : Perspectives from Cognitive Science*: M.I.T. Press.
- HOFSTADTER, Douglas. et SANDER, Emmanuel. (2013). *L'Analogie, cœur de la pensée*, Paris : Odile Jacob.

³² Pour lesquels nous ne disposons encore d'aucune dénomination stabilisée. On pourrait proposer « phonolexème », qui est assez transparent et ne se confond pas avec *phonesthème*, *onomatopée*, ni avec *idéophone*.

- JAKOBSON, Roman. (1965). « A la recherche de l'essence du langage ». *Diogène* n°51. Paris, NRF Gallimard.
- JAKOBSON, Roman. (1988 [1942]). « Six leçons sur le son et le sens ». Dans *Selected Writings VIII 1976-1980*. Berlin & New York : Mouton de Gruyter.
- KITA, Sotaro. (2008). “World-view of protolanguage speakers as inferred from semantics of sound symbolic words: A case of Japanese mimetics”. In Masataka, N. (ed.), *The Origins of Language, Unraveling Evolutionary Forces*. (p. 25-38). Tokyo: Springer.
- KLINKENBERG, Jean-Marie. (1996), *Précis de sémiotique générale*, Paris : Seuil.
- MONNERET, Philippe. (2003). *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*. Paris : Champion.
- MONNERET, Philippe. (2004). *Essais de linguistique analogique*. Dijon : ABELL.
- MONNERET, Philippe. (2011). « Motivation et analogie. Enjeux de la similarité en sciences du langage ». *Philologia*, Cluj Napoca (Roumanie), 56, 27-38.
- MONNERET, Philippe. (2014). « L’iconicité comme problème analogique ». *Le Français Moderne*, 1, 46-77.
- MONNERET, Philippe. (2019). « Les limites de l’interprétation à la lumière de l’analogie ». Dans *Les sciences du langage et la question de l’interprétation (aujourd’hui)*, Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber, Marina Krylyschin (dir.) (p. 171-195). Limoges : Editions Lambert-Lucas.
- MONNERET, Philippe & ALBANO, Mariangela. (2017). « De la composition comme dispositif analogique ». *Verbis, Lingue Letterature Culture*, anno VII, n. 2.
- PERNISS, Pamela and VIGLIOCCO, Gabriella. (2014). “The bridge of iconicity: from a world of experience to the experience of language”. *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, vol 369.
- SAPIR, Edward. (1929). A Study in Phonetic Symbolism. *Journal of Experimental Psychology* 12, 225-239.
- SONESSON, Göran. (1997). “The ecological foundations of iconicity”. In Rauch, Irmengard; CARR, Gerald F. (dir.), *Semiotics Around the World: Synthesis in Diversity. Proceedings of the Fifth International Congress of the IASS, Berkeley, June 12–18, 1994* (p. 739-742). Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
- SPENCE, Charles. (2011). “Crossmodal correspondences: A tutorial review”. *Attention, Perception, & Psychophysics* 73, 971-995.
- SPENCE, Charles & Deroy, Ophelia. (2013). “How automatic are crossmodal correspondences ?”. *Consciousness and Cognition* 22(1), 245-260.
- URBAN, M. (2011). “Conventional sound symbolism in terms for organs of speech: A cross-linguistic study”. *Folia Linguistica*, 45(1), 199-213.
- ZLATEV, Jordan. (2014). “Human uniqueness, bodily mimesis and the evolution of language”. *Humana Mente* : < <http://lup.lub.lu.se/record/4924623>> (consulté le 4 juillet 2019).